

# JEUNESSE TOULOISE

*Il n'est pas donné au premier venu de vivre sa jeunesse dans une maison d'arrêt...C'est pour le moins original ! Pourtant cela nous est arrivé à nous, les enfants Pécher. Mais, à l'époque, nous n'en avions pas conscience, malgré les murs de neuf mètres de haut qui entouraient le bâtiment, malgré le chemin de ronde et le mirador, malgré les anciennes cellules sous terre devenues des caves à l'entrée en pierre impressionnante, malgré l'imposante porte avec sa petite fenêtre grillagée et ses énormes serrures et chaînes.*

*Cet endroit, l'ancienne prison, (y compris la rue des Lombards et ses alentours), a été pour nous une aire de jeux à nulle autre pareille. Peu d'enfants en ont connu une semblable, sauf, peut-être, des jeunes de quartiers populaires, en milieu urbain, dont les logements sont si exigus qu'ils vivent presque toujours dehors, hiver comme été.*

*C'est pendant les vacances de Pâques que maman, Régis, Danièle et moi avons quitté Avesnelles (village de l'Avesnois, dans le Nord, ma région natale), notre grand-mère Zoé et notre oncle François pour rejoindre papa à Toul. Il était temps : il y vivait seul depuis trois, ou peut-être quatre, longues années. Il logeait dans un petit hôtel-restaurant tout à côté du camp d'Écrouves, la prison où papa travaillait comme surveillant. Pourquoi ce nom de « camp » ? Parce que, dans les années 1930, c'était un camp de transit pour les étrangers, notamment les Polonais, qui voulaient travailler en France. Beaucoup de gardiens étaient originaires des villages des alentours, comme Monsieur C. qui était de Foug. Mais certains, comme papa, venaient de plus loin : Monsieur D. venait de Nice.*

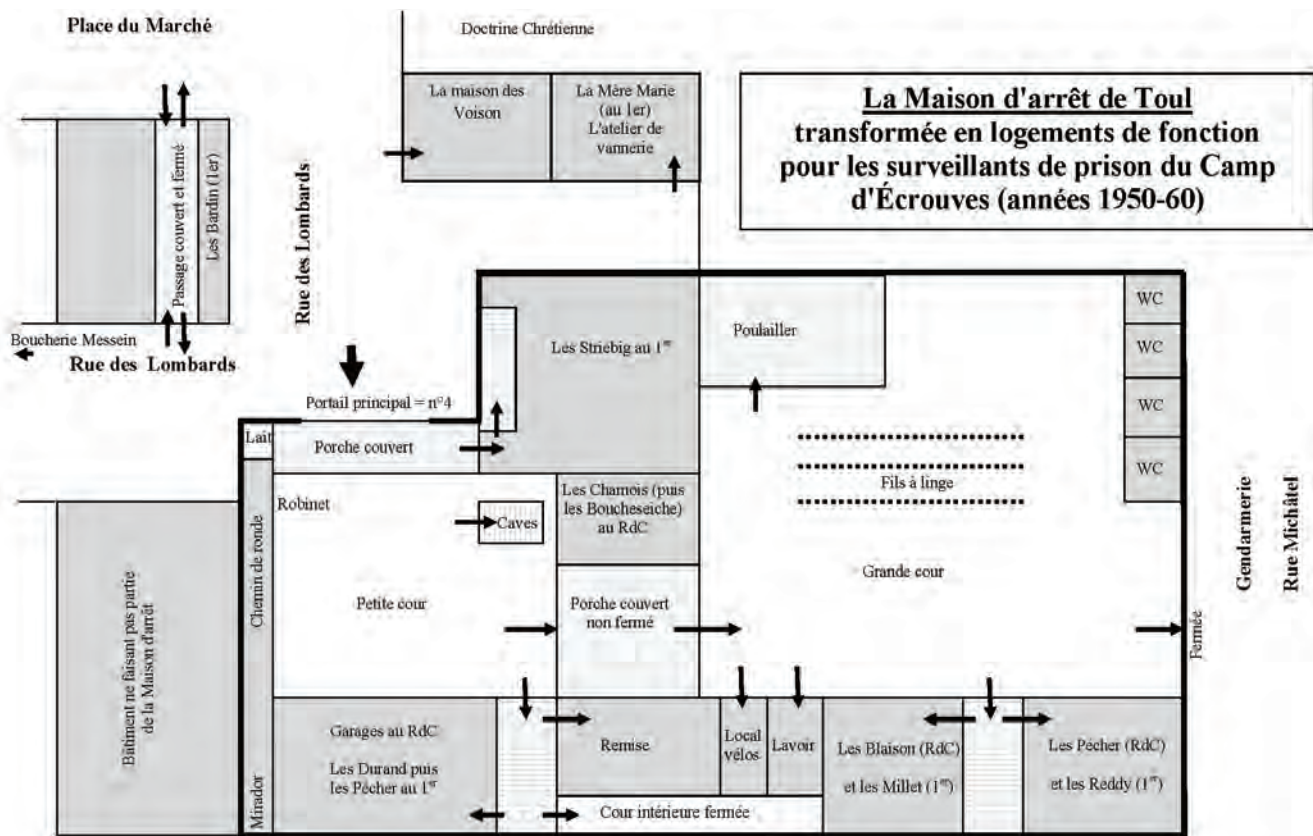
*À Toul, il y avait, dans le quartier Saint-Evre, une autre prison, la Centrale (je pense qu'elle existe toujours), que les Toulousiens appelaient la caserne Ney qui, elle, accueillait des « lourdes peines » et des détenus politiques (comme ceux de l'OAS, pendant la guerre d'Algérie au début des années 60).*

*La ville de Toul avait été, en partie, détruite par le bombardement du 20 juin 1940. Des édifices, comme la cathédrale et l'ancien palais épiscopal, avaient été touchés. Certains quartiers du centre, complètement démolis, étaient en reconstruction au moment de notre arrivée. Les pouvoirs publics en profitaient pour élargir des rues et des carrefours, ainsi la place des Trois-Évêchés, dite « Place Ronde » en raison de son schéma circulaire, a remplacé un simple petit croisement de rues. Se loger à Toul dans ces années-là n'était pas facile. C'est sans doute la raison pour laquelle l'Administration pénitentiaire proposa des logements de fonction à des gardiens du camp d'Écrouves dans l'ancienne maison d'arrêt, après avoir fait faire par des détenus des travaux pour rendre le bâtiment, sinon confortable, du moins habitable. C'est dans l'un de ces logements que nous nous sommes installés. Cette prison était située en plein centre ville, tout près de l'église Saint-Gengoult, au 4 (à l'époque, car j'ai constaté que la numérotation a été modifiée...) de la rue des Lombards. Cette rue étroite, en forme d'angle droit, qui est ainsi appelée depuis le début du XV<sup>e</sup> siècle parce qu'une douzaine de banquiers lombards s'y étaient installés, relie les deux places du marché.*

*Ce quartier, jusque dans les années 70, était très animé avec ses artisans et ses petits commerçants. Je peux, de mémoire, les nommer, tous : la boulangerie Busi, la boucherie Messain, la boucherie chevaline Offroy, les Comptoirs français, les meubles Beynette, la teinturerie Gallois, le coiffeur Jean, la poissonnerie Viet, la mercière, le café Verdeau, le bar de*



*...l'imposante porte avec sa petite fenêtre grillagée et ses énormes serrures... (état actuel)*



la Mominette, l'électricien Fereisen, le peintre Henriot, la marchande de bonbons Chottin, le cordonnier Cavadini, le pharmacien, le quincaillier, Roberte qui vendait de la vaisselle et les paniers du père Husson, l'épicerie fine Louis XIX à côté de la porte d'entrée de la Doctrine, les Simonnet qui vendaient des fruits et des légumes à l'angle de la rue Michâtel (quand le père descendait à la cave, sa femme lui criait : « siffle, je veux t'entendre siffler » ; l'explication : s'il sifflait, il ne buvait pas), la chemiserie Worms, la marchande de corsets Florentin à côté du marchand de cannes à pêche... Tous les corps de métiers étaient représentés à l'intérieur d'un tout petit périmètre. Ce n'était pas encore le temps des supermarchés et des centres commerciaux excentrés et anonymes !

Quand un artisan avait son atelier ouvert sur la rue, - c'était le cas du vannier -, nous, les enfants, quand nous étions en panne de jeux, allions regarder les ouvriers travailler l'osier. Les garçons, les jours de marché, aidaient les marchands à trier, à la fin de la matinée, les fruits et les légumes et revenaient avec des cagettes en bois qui servaient à allumer les poêles. Sans parler des petits pourboires qu'ils allaient aussitôt dépenser chez la mère Chottin, à qui nous rendions aussi visite, le dimanche, après la messe : l'argent pour la quête n'était pas donné au curé. Pendant que les filles monopolisaient l'attention de la marchande, les garçons en profitaient pour chaparder quelques sucettes et roudoudous. C'était à celui qui en avait chipé le plus ! Le laitier Ledur passait très tôt tous les matins pour remplir les bidons que

toutes les familles déposaient chaque soir près du grand portail. A ma connaissance, jamais un vol de lait n'a été commis.

Le quartier a eu, à une époque, ses prostituées. À côté de la maison des Voison ( père et fils étaient électriciens et avaient un magasin rue Gambetta ), la vieille Marie loua une chambre au-dessus de l'atelier de vannerie à deux filles à qui des soldats américains rendaient visite régulièrement. Certains soirs d'été, nous qui traînions dehors voyions arriver sur le petit parking de la rue des Lombards de grandes autos conduites par des GI qui s'amusaient à nous lancer chewing-gum et barres de chocolat. Les garçons s'attroupaient autour des belles américaines, s'imaginant déjà au volant...

Les premières années, nous, les Pêcher, avons occupé l'un des quatre logements de la grande cour. Situé au rez-de-chaussée, ce logement était trop petit pour une famille de six personnes ( la Biquette est née le 26 septembre 1951 ), mais il fallait s'en contenter. On entrait directement dans la pièce où l'on avait installé la cuisinière à charbon qui chauffait tout l'appartement et sur laquelle maman faisait la cuisine. Le seul point d'eau se trouvait sur l'évier. Au fond de cette pièce, une petite chambre sans fenêtre où nous couchions, Danièle et moi. Régis dormait dans un cosy placé dans l'un des coins de la salle à manger qui était la pièce la plus grande. Il fallait la traverser pour entrer dans la chambre de nos parents où le petit lit de la Biquette avait été installé et dont la grande

fenêtre donnait sur la cour de la gendarmerie qui, à l'époque, jouxtait la maison d'arrêt. Les deux autres fenêtres, celles de la pièce d'entrée et de la salle à manger, donnaient sur la grande cour, face aux quatre WC extérieurs (chaque logement avait le sien). Aucune n'avait de volet. Maman avait donc fait d'épais doubles rideaux.

En face de nous, la famille B..., composée du mari, de sa femme, de leur fils Joël et de Claudine, une fille plus âgée née d'un premier mariage de Madame B... Au-dessus de nous, les R..., le père, la mère et les filles, plus âgées que moi, Dédée et Colette. Leurs voisins de palier, les M..., avaient deux garçons, Jean-Luc et Francis ; ce dernier avait à peine un an de plus que la Biquette.

A l'entrée de la maison d'arrêt, tout de suite sur la gauche, deux logements : au rez-de-chaussée, celui où les C..., le père et la fille, Anne-Marie, ont vécu quelques années avant d'être remplacés par les B... et leurs trois enfants. Au premier étage, les S... et leurs filles, Yvonne, Jacqueline (du même âge que moi) et Maryse, avaient le plus beau logement (celui du directeur de l'ex-prison). On y accédait par un très large escalier de pierre. La « mutter » (la grand-mère) vivait avec eux : elle ne parlait et ne comprenait que l'alsacien. Quand, par beau temps, Monsieur S... descendait son fauteuil sous le porche d'entrée, les garçons la taquinaient, contents de l'entendre crier : « Raus ! Schnell ! »... En face du grand portail, l'appartement des D..., dont les deux garçons, Claude et Joël, étaient les copains de jeux de mon frère. Leur sœur aînée, nous ne l'avons guère connue ; elle s'est mariée peu de temps après notre arrivée et a quitté Toul.

C'est ce logement que nous avons pu occuper quand les D... sont partis. Beaucoup plus grand que le précédent, mais, lui aussi, mal conçu et à peine plus confortable, il était situé au premier étage et partagé en deux parties séparées par un palier. La montée de l'escalier en bois blanc qui partait du rez-de-chaussée se prolongeait jusqu'au deuxième étage où se trouvait, d'un seul côté, sur la droite, une grande pièce, qui nous servit de grenier, juste au-dessus de la pièce de mêmes dimensions dans laquelle toute la famille se retrouvait quel que soit le moment de la journée. Cette pièce était la seule chauffée par la cuisinière à charbon. C'était à la fois la cuisine et la salle à manger. On y prenait tous nos repas. La machine à coudre de maman avait trouvé sa place entre les deux fenêtres. Au fond de cette pièce, sur la gauche, un WC avait été posé dans un cagibi qui, même s'il était exigü, avait un placard à chaussures et permettait aussi à chacun d'entre nous de faire sa toilette, à tour de rôle, à l'abri des regards (on transportait l'eau, prise au robinet de l'évier, dans un seau qu'on vidait dans une grande cuvette). Sur la gauche du palier de ce premier étage, une porte s'ouvrait sur quatre chambres. Il fallait passer dans la première pour accéder aux autres. Elles n'étaient pas chauffées : l'hiver, il y faisait froid, car elles étaient au-dessus des remises et d'un porche qui reliait les deux cours. Toutes les fenêtres de l'appartement étaient hautes, larges et sans volets. De grands doubles rideaux en tissu foncé empêchaient la lumière de passer.

Les deux fenêtres de la pièce où l'on se tenait dans la journée avaient un appui intérieur très large : on pouvait s'y asseoir ou s'en servir de bureau, ce qui donne une idée de l'épaisseur du mur de façade. Elles donnaient sur l'entrée de la prison : le portail, le petit porche, la première cour et l'entrée des caves. De l'une ou l'autre, on pouvait voir arriver ou sortir tous ceux qui passaient le portail. Comme l'un des battants était presque toujours ouvert, on pouvait même apercevoir une partie de la rue des Lombards et du parking. On pouvait voir aussi ceux qui descendaient dans les caves ou en sortaient.

Le facteur du quartier faisait deux tournées par jour. Il déposait le courrier dans la grosse boîte à lettres collective accrochée au dos du battant ouvert et, si l'un de nous était à la fenêtre, on le voyait arriver. Il faisait signe s'il y avait une lettre pour nous. Personne n'occupait l'espace du rez-de-chaussée situé au-dessous de notre grande pièce du premier. Si oui, je ne m'en souviens pas. Notre entrée, sur le côté, était indépendante et fermée uniquement quand nous étions tous absents. Même si le confort de ce logement restait rudimentaire, nous étions beaucoup plus à l'aise que dans le précédent.

Toutes les femmes de la Maison d'arrêt étaient mères au foyer. Seule maman avait appris un métier, mais, avec ses quatre jeunes enfants, il n'était pas question de travailler à l'extérieur. Elles n'allaient pas les unes chez les autres, mais elles vivaient en bonne entente, se rendaient service à l'occasion, tout en s'observant. Ce qui se passait dans une famille était plus ou moins connu des autres. Il nous arrivait souvent de partager les peines, les inquiétudes, mais aussi les petits bonheurs.

Le jour où Colette R... alors âgée de quinze ans, fit une fugue suite à une réprimande et menaça ses parents d'aller se jeter dans la Moselle, les hommes prirent leur vélo pour aller à sa recherche. Les femmes restèrent mi-figue mi-raisin sur leur pas de porte, après avoir entendu la réflexion que Madame M... avait faite à la mère de la fugueuse : « Votre fille, elle reviendra quand son estomac criera famine ! ». C'est exactement ce qui arriva : Colette, penaude, réapparut à midi tapant !

Quand Dédée, sa sœur aînée, se fiança avec Robert, tous les gosses de la cour les regardaient enfourcher le scooter neuf, acheté avec la prime d'engagement pour la guerre d'Indochine. Les garçons auraient bien voulu être à la place du conducteur qui, exprès, faisait pétarader son engin...

Et l'hiver où le jeune B... fit une coqueluche qui ne voulait pas guérir et toussait nuit et jour, on fut tous malades avec lui... Les jours de communion solennelle – toutes les familles étaient catholiques – c'était la distribution générale d'images pieuses et de brioches... Ce qui n'empêchait pas les taquineries, les disputes, les réconciliations entre enfants, mais les parents avaient le bon sens de ne pas prendre parti, si la cause n'en valait pas la peine.

Dans la grande cour, à côté de la remise à vélos des hommes, le lavoir, avec ses deux grands bacs en pierre, était le fief des femmes. Chacune avait son jour pour l'occuper.

Maman, c'était le jeudi, ce qui l'arrangeait bien, car, ce jour-là étant jour de congé scolaire, je pouvais veiller sur la Biquette bébé et même sur Danièle et Régis. Et je n'oublie pas le poulailler des S... dont les poules étaient en partie nourries par tous les habitants de la Maison d'arrêt...

Les hommes de la Maison d'arrêt, sauf Monsieur M... qui était vaguemestre, faisaient les « trois-huit ». Ils portaient travailler à vélo. Trois bons kilomètres séparaient la rue des Lombards du camp d'Écrouves. Une fois la porte de France franchie, ils se retrouvaient sur la route nationale Strasbourg-Paris, très dangereuse à cause des gros camions qui l'empruntaient de jour comme de nuit et, en hiver, neige et verglas rendaient la circulation encore plus difficile. Quand Régis commença son apprentissage au garage Richard, à Saint-Evre, il prit le vélo de papa qui partit travailler en mobylette. La vie n'était pas facile en ce temps-là, mais personne ne se plaignait.

Nous, les enfants, nous vivions notre vie d'enfant. Nous jouions à toutes sortes de jeux, garçons et filles tantôt séparés, tantôt réunis. Des jeux d'extérieur le plus souvent, même pendant la mauvaise saison. Quand il tombait de la neige, nous allions faire de la luge au mont Saint-Michel. Les soirs d'été, le jeu de la balle au prisonnier rassemblait grands et petits. On cassait parfois un carreau... Les filles, seules ou à plusieurs, jouaient à la marelle, à la corde ou à la balle au mur. Les garçons s'amusaient à monter et démonter des engins trouvés on ne sait où, faisaient le pitre sur un vélo emprunté. Les grands intégraient les plus jeunes dans les parties de cache-cache... Nous n'étions jamais à court d'idées. Les jours de pluie, tous se retrouvaient au bas de l'escalier des logements du fond de la grande cour. Dans ces moments-là, j'étais la meneuse de jeux : devinettes, charades, jeux de lettres, ce qui faisait dire à Madame M... : « Nadine, vous verrez, elle sera institutrice quand elle sera grande ! ».

Ces jeux calmes ne duraient que le temps d'une averse, nous repartions vite nous amuser dehors... Je n'ai jamais joué à la poupée ni à la dinette. J'étais l'aînée : je m'occupais beaucoup de la Biquette qui, elle, avait un doudou, un lapin bleu, dont elle ne se séparait jamais. Et j'aimais lire. Danièle aussi. À la maison, on jouait rarement au jeu de dominos ou au jeu de dames. Quelquefois, aux cartes, à la bataille, mais je n'ai jamais aimé les jeux dits de société et je m'en lassais vite, préférant m'isoler, même au milieu du bruit, avec « Fillette » ou « Lisette » et même le « Femmes d'aujourd'hui » de maman...

Pendant plusieurs années, tous les enfants du quartier fréquentèrent les séances de patronage le jeudi après-midi qui avaient lieu dans une salle de la rue Joly (salle Sainte-Thérèse). C'est l'abbé Bailly, qui était très proche des jeunes, qui les organisait. Je me souviens qu'il nous passait les films de Laurel et Hardy. Régis joua un temps au handball.

Pour le goûter de l'après-midi, nos mères savaient, à tour de rôle, nous régaler : Madame S... avec ses kouglofs, Madame D... avec ses tartes aux quetsches, Madame B... avec ses crêpes, maman avec ses tartes au sucre. La plupart du temps,

nous nous contentions de tartines de beurre et de confitures. Régis n'aimait pas les tartes aux fruits. Un après-midi, Madame D... lui donna, à lui comme aux autres enfants, une part de tarte aux prunes. Il n'osa pas refuser. Un peu plus tard :

- Votre fils s'est bien régalé avec ma tarte...

Étonnement de maman :

- Il a mangé votre tarte ? Il ne mange pas la mienne...

Vexée, elle interpelle mon frère, qui restait bouche cousue, quand, tout à coup, les yeux de maman se portèrent sur la poche boursoufflée du tablier de Régis : il y avait caché la part de tarte qu'il n'avait, bien sûr, pas mangée !

Quand je devins adolescente, mes loisirs restèrent les mêmes que pendant mon enfance : les jeux partagés et la lecture. Mais ils se sont enrichis quand, sur ma demande, je suis entrée dans les Guides de France, ce mouvement scout féminin que venait de créer la paroisse. L'une de mes camarades de classe qui en faisait partie m'en parlait avec enthousiasme. Elle me le fit connaître. Les deux cheftaines réunissaient les filles dans une salle paroissiale, trois jeudis après-midi de suite, pour des activités diversifiées : fabrication d'abat-jour en raphia, lecture de cartes routières, apprentissage de chansons de marche, cours de secourisme, décorations de Noël, préparation de soirées festives... Le quatrième jeudi, une sortie pour la journée était organisée. Nous partions le matin, vers 8 h., sac au dos, pour une randonnée dans les environs de Toul, avec, au programme, jeu de piste, pique-nique, découverte d'un site.

Nos cheftaines étaient très différentes. L'une, Marie-Claude N..., était petite, bien charpentée ; ses cheveux noirs, coupés court, encadraient un visage rond et rougeaud : une fille de la campagne. Elle habitait à Lucey, l'un des villages où l'on fait du gris de Toul. L'autre était ou paraissait plus grande car elle était d'une minceur presque malade ; ses cheveux longs formaient un petit chignon dans la nuque. La première était célibataire ; la seconde était mariée à un jeune lieutenant. Leur allure et leurs goûts différents permettaient aux jeunes filles que nous étions de nous identifier plus à l'une ou à l'autre.

L'été, en juillet, un camp d'une douzaine de jours à la montagne nous faisait prendre l'air et découvrir une autre région que le Toulousain. Les séjours que je fis, trois années de suite, dans les Vosges, le Jura et les Alpes, furent mes premières vacances ailleurs que dans l'Avesnois. Des vacances complètement différentes, puisque nous campions (on apprenait à monter et démonter des tentes de l'armée prêtées par la caserne du mari de la cheftaine), cuisinions en plein air sur un feu que nous fabriquions, allions chercher l'eau à la ferme dans des « vaches » en toile imperméable, construisions nos latrines, découvrions à pied les environs lors de sorties programmées, préparions des soirées où jeux, chants et récits alternaient. Notre vie au camp ressemblait beaucoup à la vie décrite par Pierre Perret dans ses « Jolies colonies de vacances »...

Il y avait aussi le cérémonial scout, comme le lever des couleurs ou les soirées autour du feu de camp. Mon surnom,

*c'était Fourmi scrupuleuse. Celui de celle qui m'avait fait connaître ce mouvement : Gazelle élancée. Ces deux exemples révèlent que le surnom peut renvoyer soit au caractère, soit au physique.*

*Notre aumônier, l'abbé Fisson, avait une trentaine d'années. C'était un excentrique. Il conduisait sa petite auto comme s'il était au volant d'une voiture de course. Pendant la durée du camp, il séjournait au presbytère du curé le plus proche du campement. C'était lui qui, chaque jour, apportait du village pain frais et provisions. C'est lui aussi qui, un matin, dut emmener à l'hôpital de Chambéry, l'une d'entre nous atteinte d'appendicite aiguë.*

*À l'occasion de certaines fêtes religieuses, comme le 15 août, nous participions, scouts, louveteaux, jeannettes et guides, à la procession dans les rues du centre ville, habillés de notre uniforme. Pour les filles : corsage blanc (sur lequel, quand il faisait froid, on mettait un pull fin bleu marine), une jupe plissée bleu marine, chaussettes ou socquettes blanches (selon la saison), souliers noirs vernis en été, béret bleu marine (qui nous faisait ressembler aux chasseurs alpins), cravate écossaise ou foulard qu'on resserrait avec une bague en cuir tressé (qu'on fabriquait). J'ai encore l'une de ces bagues.*

*Deux fois dans l'année, nous organisons des soirées-spectacles pour avoir de l'argent afin de payer une bonne partie de notre camp annuel. Les entrées étaient payantes, bien sûr ; les programmes étaient offerts, mais avec la formule « À vot' bon cœur, M'sieur-Dame ! ». À l'entracte, nous distribuions des « mikos » et des sachets de bonbons revendus avec un petit bénéfice. Saynètes, monologues, chants..., tous les enfants participaient : il y avait les acteurs, les techniciens, les habilleuses, les maquilleuses, comme dans un vrai théâtre. Lors d'une de ces soirées, je me souviens avoir été choisie, à cause de ma bonne diction, pour parler au micro, non seulement pour présenter les différents moments du spectacle, mais aussi pour lire le texte d'une légende sur la Côte Barine, tirée d'un recueil de contes lorrains, tandis que les filles de mon équipe mimaient les actions. Une autre fois, ce fut la légende de saint Nicolas qui fut représentée.*

*Bien sûr, les familles et les amis venaient nous applaudir. La recette était toujours bonne. Et les parents n'avaient pas trop à déboursier quand le moment de payer le camp était venu, d'autant plus que nous montions les tentes dans une pâture prêtée gracieusement par des fermiers qui, souvent, nous accueillait avec un bon goûter.*

*J'ai gardé un excellent souvenir de ces trois années. Nos cheftaines étaient des exemples de générosité et d'honnêteté. Mais je n'ai pas accepté de devenir moi-même cheftaine. J'aurais dû y consacrer trop de temps au détriment de mon travail scolaire.*

*L'année de mon 2<sup>e</sup> bac, maman prit l'habitude de m'emmener au cinéma, presque tous les samedis, dans l'une ou l'autre des salles de la ville : le Palace, le Pathé et le Cinéor, toutes trois disparues. Les séances, à l'époque, se déroulaient en deux temps : la première partie était consacrée aux actualités et à la présentation des prochains films, partie*

*suivie d'un entracte, pendant lequel l'ouvreuse vendait des bonbons ; la seconde était réservée au film du soir. Maman et moi avons vu tous les beaux films de cette période et les visages des acteurs connus nous étaient familiers. Maman aimait sortir avec moi, sa grande fille, même si elle ne le disait pas. Souvent, l'été, en fin d'après-midi, nous sortions nous promener une petite heure dans le centre ville. J'ai aimé, autant qu'elle, ces moments que nous avons partagés, elle et moi.*

*L'année de mes dix-huit ans, mes parents m'autorisèrent à aller danser. Eux-mêmes dansaient très bien, même s'ils ne fréquentaient plus les bals. À la belle saison, mes amies et moi allions, à condition d'avoir une voiture pour y aller, dans les bals montés sur les places des villages des alentours à l'occasion de la fête foraine, ou encore au dancings « Chez Paulette » à Pagny-derrière-Barine. Françoise était la seule à avoir son permis et une voiture, une Dauphine d'occasion, mais elle n'était pas toujours d'humeur à nous emmener. Sans doute avait-elle peur d'avoir un accident... Anne-Marie fréquentait, à l'insu de son père, un sergent d'Ochey, Guy, dont le copain, Dominique, avait une 4 CV et qui, parfois, nous emmenait.*

*Chaque dimanche après-midi, le Palais des Fêtes, avenue de la Gare, faisait un petit bal que Renée, Danielle, Gisèle et moi fréquentions régulièrement. Nous ne manquions jamais de cavaliers : les jeunes militaires, engagés et appelés, fréquentaient ces endroits. Ce n'était pas encore le temps des discothèques... Certains dancings de nuit, comme l'Escal, à Saint-Evre, n'étaient pas pour nous : nos parents nous interdisaient d'entrer dans ces établissements fréquentés par la pègre locale, les soldats américains et les filles légères ; nous n'étions pas majeures et nous-mêmes savions la réputation que la ville nous donnerait si nous y mettions les pieds...*

*Les grands bals de l'hiver, pour lesquels les organisateurs faisaient venir des orchestres réputés, se faisaient au Palais des Fêtes (la salle polyvalente de Valcourt sera construite plus tard, après mon départ) : le bal des commerçants, la nuit de la Saint-Sylvestre, était le plus attendu. Il fallait être en tenue de soirée et retenir sa table. Souvent, les parents de l'une ou de l'autre nous chaperonnaient : cette discrète surveillance, acceptée, ne nous empêchait ni de danser ni de nous amuser...*

*Toutes les amies, avec qui je sortais la plupart du temps, travaillaient : l'une était employée au Centre des Impôts, une autre à la Poste, une autre était institutrice remplaçante, deux autres étaient secrétaires. Moi, j'étais à la Fac de lettres. D'autres Toulouses, très peu nombreuses, étaient aussi étudiantes. Certaines avaient un père militaire de carrière et fréquentaient les soirées du Cercle des Officiers de Toul. Elles m'invitaient parfois à les accompagner. L'ambiance était guindée et, vraiment, je préférais me distraire ailleurs, d'autant plus que les filles qui m'y emmenaient étaient accompagnées de leurs frères avec qui il me fallait danser. C'est au cours de l'une de ces soirées que j'ai connu les pilotes et les mécaniciens de la Patrouille de la France, basée, à l'époque, à Ochey. Il m'est arrivé de faire plusieurs fois, cet été-là, le tour de la*

place des Trois-Évêchés dans la belle voiture décapotable du jeune leader de la patrouille qui, entre deux meetings, devait s'ennuyer ferme dans la petite ville de Toul.

Mes amies et moi avions vingt ans, nous étions heureuses de vivre, savourions le moment présent, sans calcul et sans ambition démesurée.

La Doctrine chrétienne, que mes sœurs et moi avons fréquentée, a changé. À sa place, il y a toujours une école privée, mais uniquement primaire mixte. Elle porte le nom du fondateur de la congrégation des religieuses de la Doctrine chrétienne. La Doctrine était, à l'époque, une école catholique qui accueillait des filles du jardin d'enfants à la classe de première. Pour les garçons, il y avait la Sainte Famille, dont les locaux étaient dans le quartier de la cathédrale, alors que la porte d'entrée de la Doctrine était sur la place du Marché, face à l'église Saint-Gengoult. Une autre porte se trouvait rue Traversière-du-Murot, du côté de l'internat, pour les services et les livraisons. Les élèves pouvaient être externes, internes ou demi-internes. Les enseignants pouvaient être des religieuses, qu'on appelait « mères », ou des laïcs, femmes ou hommes.

Cette école, à vingt mètres de la Maison d'arrêt, n'avait pas été choisie par mes parents uniquement parce qu'elle était proche de notre domicile, mais aussi parce qu'ils pensaient que leurs filles recevraient la meilleure éducation possible.

Les premiers souvenirs que j'ai de la Doctrine ne sont pas bons. Pour terminer l'année scolaire, puisque nous sommes arrivés à Pâques, on m'a mise dans la classe de mère Bernadette. Celle-ci, qui n'était plus toute jeune, manquait de patience et était sujette à des sautes d'humeur. Toujours est-il que j'étais depuis deux jours à peine dans sa classe quand je me suis retrouvée plus que perplexe devant ce sujet de rédaction : « Décris une maison abandonnée ». Je n'avais jamais écrit de rédaction et je n'avais jamais vu une maison abandonnée. J'ai donc essayé d'en imaginer une : sans occupants, donc sans vie, avec des murs abîmés et un toit en partie découvert... J'ai dû rester la tête en l'air un long moment avant de m'apercevoir que mère Bernadette me regardait de travers. Alors je me suis mise à écrire un petit texte truffé de mots patoisants et de ratures. Quand mère Bernadette a pris ma feuille et commencé à lire, j'ai senti la colère l'envahir :

- « Camoussés », qu'est-ce que ça signifie ? (J'avais voulu dire « moisis ») et « cadot » ? (Ce mot, en patois du Nord, est employé pour « fauteuil »). Qu'est-ce que ce charabia ?

Mais ce qu'elle a encore moins apprécié, c'est la description des murs et des toits, car j'avais pris modèle sur les petites maisons de l'Avesnois, comme celle que je venais de quitter, aux toits gris et aux façades de briques rouges. Hors d'elle, mère Bernadette me fit lever, me traîna jusqu'à la fenêtre qui donnait sur la place et me demanda de regarder les bâtiments que j'avais sous les yeux : murs de pierres grises et toits de tuiles rouges. Le « Tu ne sais pas observer ! » résonne encore dans mes oreilles. Sans parler de la honte d'être traitée de la sorte devant les autres élèves...

Je rentrais à la maison en pleurs. Il fallut toute la persuasion de mes parents pour que j'accepte de retourner à l'école. Papa alla voir la Mère supérieure. Même si mes résultats scolaires étaient bons, je restais maladroitement dans beaucoup d'activités. Mon écriture était mal soignée : je tenais mal le porte-plume et, sur mes cahiers, je faisais de gros pâtés. Pour cette raison, j'étais punie. Jusqu'à la fin de l'année, un jour sur deux, je ne fus pas autorisée à jouer à la récréation. J'étais condamnée, avec d'autres élèves, à tourner autour des arbres de la petite cour, le cahier épinglé au dos.

À la rentrée, avec le changement d'institutrice, tout se passa bien. Mon amour pour l'école était payant : je devins une très bonne élève. La croix d'honneur était épinglée en permanence sur mon tablier et j'en étais fière, mes parents aussi. Je crois pouvoir dire, sans mentir, que, toute ma scolarité, j'ai été une élève studieuse et curieuse d'apprendre. Parfois bavarde (quand j'avais fini l'exercice avant les autres). Quand je passai en 6<sup>e</sup>, j'étais bien intégrée.

Jusqu'en 1<sup>ère</sup>, j'ai souvent retrouvé les mêmes professeurs et les mêmes camarades de classe. Nous n'étions pas nombreuses, l'école était vraiment à dimension humaine. Rien à voir avec les lycées de 3000 élèves !

Beaucoup de noms des filles qui sont passées avec moi d'une classe à l'autre sont restés dans ma mémoire : Bernadette, la fille aînée du notaire (qui fut maire de Toul), une excellente élève, qui deviendra professeur. La dernière fois que je l'ai vue, c'était place Ronde. On est entrées au salon de thé. Elle m'a dit qu'elle dirigeait le grand lycée catholique de Strasbourg. Renée, dont la mort accidentelle me causa une grande peine. Marie-Thérèse, dont les parents étaient fermiers à la sortie de Toul et qui est devenue institutrice à la Doctrine : elle était directrice du primaire quand il y a eu l'accident de la grue sur la place du Marché, accident qui fit des morts parmi les élèves. Claude, qui habitait Gondreville. Elle épousa son correspondant allemand. Thérèse, qui venait de Bulligny par le bus chaque matin. C'est elle qui, un matin, nous raconta le double crime du curé d'Uruffe (les religieuses lui ont vite imposé le silence). Jeannine, du quartier Saint-Evre, partit faire l'école en Algérie. Jeanne-Marie, dont la mère avait un cancer des os qui l'avait rendue grabataire...

Certains parents avaient plus de moyens que d'autres. Mais les élèves étaient mises au même rang, au moins au niveau des apparences : nous devions enfiler, par-dessus nos vêtements, une blouse longue, bleue une semaine, rose la semaine suivante, coupée sur le même modèle.

Nous avions une heure d'enseignement religieux hebdomadaire, en plus des cours de catéchisme qui se faisaient hors de l'école pour préparer les Communions.

Notre scolarité, il faut bien le reconnaître, fut incomplète en dessin, musique, éducation physique. Ces disciplines, à l'époque, étaient facultatives aux examens et mal notées : les bons élèves réussissaient sans avoir de points dans ces matières. Le fait qu'elles soient négligées ou carrément abandonnées était quand même regrettable pour les filles dont les parents n'avaient pas d'argent. Les autres apprenaient le solfège, le piano ou le violon avec des professeurs à domicile,

ou jouaient au tennis, ou faisaient de l'équitation, ou allaient skier l'hiver et nager l'été à la mer ou en piscine...

Toutes les religieuses n'étaient pas enseignantes. Certaines étaient préposées à l'intendance, aux cuisines et à la lingerie, car il fallait gérer l'internat et le demi-internat. Les externes, dont je faisais partie, ne les connaissaient pas bien : nous n'avions de relations qu'avec les professeurs. Je me souviens de quelques-unes : Mère Saint-Georges, petite, frêle, discrète. Mère Andrée-Marie, grande, enjouée, toujours en mouvement. Toutes les deux enseignaient, dans des classes différentes, le français et l'histoire. Je pense que je me souviens bien d'elles parce que leurs cours étaient ceux de mes matières préférées.

Mère Louise-Marie, la supérieure, dirigea l'école quand j'étais en 2<sup>de</sup> et en 1<sup>ère</sup>. Je ne me rappelle pas qui la dirigea avant son arrivée. Physiquement, elle était petite et ronde, mais elle se déplaçait avec tant de légèreté qu'on ne l'entendait pas aller et venir dans les couloirs. C'était une forte personnalité à l'autorité naturelle. Elle était très novatrice. Musicienne, excellente pianiste, elle créa une chorale d'élèves qui se produisait à certaines fêtes et notamment les jours de distributions des Prix. Les répétitions se faisaient entre 13h et 14h (elle choisissait les choristes parmi les internes et les demi-pensionnaires), dans la grande et belle salle qui servait de cour de récréation aux petits du jardin d'enfants quand il pleuvait ou neigeait.

Mère-Louise-Marie avait pris l'habitude de venir dans toutes les classes rendre les résultats des compositions trimestrielles, ce qui lui permettait de mieux connaître les élèves. Elle donnait à la première dans chaque composition une belle image pieuse (J'en ai toute une boîte).

Elle quitta Toul après mon entrée à la Fac pour aller diriger le grand lycée catholique de Strasbourg (on la disait Alsacienne d'origine). Quand elle apprit que je terminais ma licence de lettres et que je ne tarderais pas à entrer dans la vie active, elle écrivit à mes parents (Je n'étais pas majeure) pour leur dire qu'elle me réservait un poste de professeur de français dans son établissement. Je refusai, parce que je ne voulais pas faire carrière dans l'enseignement catholique et aussi parce que je connaissais mon futur mari depuis quelques mois et que mon souhait était de demander un poste en Côte d'or.

Quand, après mon mariage, je revenais à Toul voir mes parents, je croisais parfois dans la rue la Rousse ou la Noire. La Rousse, c'était Jeannine P..., qui enseignait les maths : elle a été mon prof de la 6<sup>e</sup> à la 1<sup>ère</sup>. La Noire, sa sœur, enseignait l'anglais : elle, elle a été mon prof de la 4<sup>e</sup> à la 1<sup>ère</sup>. Fidèles à la Doctrine, elles sont restées dans cette école du début à la fin de leur carrière.

La Rousse avait une longue et épaisse crinière ondulée digne d'un lion. La Noire, des cheveux d'un noir corbeau, en désordre sur les épaules. Ni l'une, ni l'autre, je ne les ai vues avec les cheveux relevés. Elles ne passaient pas inaperçues.

La Noire, qui jouait du piano, accompagnait certains chants de la chorale quand Mère Louise-Marie n'était pas

disponible. Lors des très belles distributions des Prix qui eurent lieu deux années de suite, l'une dans le cloître de Saint-Gengoult, l'autre dans celui de la cathédrale Saint-Etienne, elles pianotèrent à tour de rôle pour la plus grande satisfaction du public. Nous, les élèves, nous n'avions aucune idée de la façon dont vivaient les sœurs P... en dehors des heures qu'elles passaient à l'école. Elles étaient célibataires. La rumeur disait que leur père, avec qui elles vivaient, ne voulait pas qu'elles se marient. Quand je les rencontrais en ville, elles répondaient à mon salut et souvent nous échangeions des paroles. Elles me questionnaient sur mon travail : d'une certaine façon, elles étaient fières de leur ancienne élève. La Rousse m'apprit un jour que la chapelle de la Doctrine avait été démolie...

La dernière fois que j'ai vue la Noire (la Rousse était déjà morte), c'est au restaurant du Commerce où Régis et moi avons emmené maman déjeuner un dimanche. Elle avait beaucoup vieilli. Elle ne m'a pas vue. Je n'ai pas osé la déranger.

À la Doctrine, les élèves faisaient allemand 1<sup>ère</sup> langue. Certaines commençaient aussi le latin en 6<sup>e</sup>. Monsieur S... était le prof d'allemand. Il paraissait âgé. Grand, sec, Allemand (ou Alsacien ?), son accent germanique, quand il s'adressait à nous en français, nous faisait sourire, d'autant plus qu'il prononçait mal certains mots. Un jour de distribution des Prix, chargé de faire le discours, il prononça si souvent le mot « jeune » comme « jeûne » que toute l'assemblée (familles, notables, maire compris) ne put retenir un grand fou rire. Les élèves souffrirent pour lui ce jour-là, car, malgré son air sévère, c'était un homme très gentil. Nous le respections et l'aimions bien.

Nos manuels d'allemand, à l'époque, nous sensibilisaient encore à l'écriture gothique, utilisée dans les pays germaniques jusqu'à la guerre de 40. Je la trouvais très belle. Papa, au porte-plume, m'écrivait des lettres majuscules, rien que pour mon plaisir. L'enseignement des langues, tourné exclusivement vers l'écrit littéraire, ne nous permettait pas de tenir la moindre conversation ni en allemand ni en anglais. Une année, les bonnes sœurs nous avaient trouvé des correspondantes. Moi, je suis tombée sur une fille de...Rhodésie ! Nous avons échangé deux lettres, puis plus rien. La seule fille qui fit des envieuses fut Claude : sa correspondante était un correspondant qu'elle épousa quelques années plus tard.

Les bonnes élèves faisaient du latin. Malheureusement, le grec n'était pas enseigné. J'ai donc fait du latin jusqu'en propédeutique, mais je dus m'orienter vers une licence de lettres modernes. Ceci dit, quand, en 1969, au collège Pardé de Dijon, l'initiation au latin fut programmée en 5<sup>e</sup>, le fait d'être latiniste me rendit bien service. Sans parler de l'intérêt de connaître la langue latine quand on enseigne la langue française.

Je dus aller au lycée pour préparer et passer le 2<sup>e</sup> Bac, en classe de philosophie. De cette année-là, je ne me souviens guère, sauf du prof de philo dont les cours barbaient les élèves et du prof de sciences naturelles qui était chahuté, notamment quand il nous faisait faire des dissections. C'est le

prof d'histoire qui sut convaincre mes parents de m'envoyer à l'université. Papa m'a donc accompagnée à Nancy pour m'inscrire à la Fac. Ma vie d'étudiante allait commencer.

A l'issue de l'entretien qu'ils avaient eu avec le directeur du lycée et le prof d'histoire, mes parents avaient donc pris la décision de me laisser poursuivre mes études. Ils avaient toujours imaginé qu'une fois le Bac en poche, je demanderais un poste d'institutrice remplaçante, comme l'avait fait, deux ans auparavant, Yvonne S... et comme s'apprêtait à le faire Renée A... Au début des années 60, l'Éducation nationale avait besoin d'instituteurs et, pour le devenir, on n'était pas obligé de passer par l'École Normale.

Leur décision n'avait pas été facile à prendre. Je comprenais leurs craintes : papa n'avait pas un gros salaire, maman ne travaillait pas, j'étais l'aînée de quatre enfants, Régis n'avait pas fini son apprentissage au garage et il ne tarderait pas à partir au service militaire, mes études à la Fac dureraient au minimum trois ans... La question importante qu'ils se posaient : « Nadine sera-t-elle capable de mener à bien ses études ? Si elle échoue, que de temps et d'argent perdus ! »...

Le lycée avait suggéré que je passe les IPES, mais mes parents avaient écarté l'idée, comme ils avaient, trois ans avant, écarté l'idée d'entrer à l'École Normale : l'engagement décennal et surtout le remboursement en cas d'échec leur faisaient peur. Ils demandèrent une bourse. Le montant de cette bourse n'aurait pas pu subvenir à mes besoins, si je n'avais pas été logée, nourrie et habillée par mes parents qui me proposèrent de faire l'année de propédeutique. En cas de succès, je continuerais ; en cas d'échec, on reparlerait du métier d'institutrice. Je ne pouvais être que d'accord.

Bien sûr, il n'était pas question de prendre une chambre à Nancy. Nous avions la chance d'habiter Toul, où il y avait une gare et des trains fréquents pour Nancy. Je fis donc, durant trois ans, les trajets matin et soir, du lundi au vendredi, avec la carte « étudiant » SNCF, qui donnait droit à une réduction. Nous n'étions qu'une poignée d'étudiants habitant Toul à nous rendre à l'Université et, par ce moyen de transport, trois ou quatre seulement : nous nous retrouvions sur le quai, à 6h30, à côté des ouvriers qui, eux, se rendaient à Liverdun, Frouard, Pompey... Le soir, chacun d'entre nous prenait un train différent, car nos cours ne finissaient pas à la même heure. Je montais très souvent dans un rapide Strasbourg-Paris, sans arrêt entre Nancy et Toul. De cette époque, j'ai gardé le goût pour les grandes gares et l'ambiance des départs sur les quais.

Le midi, nous mangions au Resto U, situé dans une rue perpendiculaire à la place Stanislas : nous y retrouvions d'autres Toulousiens à qui les parents payaient une chambre en ville, comme la fille du directeur du lycée qui commençait sa médecine. Du cours Léopold où se trouvait la fac de lettres, à côté de la fac de droit, nous n'avions que quelques centaines de mètres à faire pour nous restaurer, puis, par beau temps, aller admirer un instant les roses de la Pépinière. En hiver, à condition d'avoir de quoi s'offrir un petit noir, on entrait au Café Foy. Nos cours reprenaient souvent à 14h. Quand

nous avions du temps libre, nous le passions à la Bibliothèque Universitaire.

Maman se levait toujours la première, ranimait la cuisinière, passait le café, préparait les tartines pendant que je faisais un brin de toilette. Pas question de lambiner : la gare était à deux bons kilomètres de la Maison d'arrêt. Je partais au pas de course, remontais la rue Gambetta, longeais les vitrines des Magasins Réunis, franchissais le carrefour du Soleil d'or (où des bus de la gare routière s'apprêtaient à partir) puis la Porte de France, traversais les Promenades, remontais l'avenue Victor Hugo, passais le pont du canal, encore quelques mètres et la gare apparaissait... J'avais à la main la vieille sacoche en cuir que papa m'avait donnée, dans laquelle j'entassais pêle-mêle ( elle n'avait ni compartiment ni poche à l'intérieur ) mes classeurs de cours, mes livres, ma trousse de crayons et mon stylo et aussi mon petit nécessaire de toilette.

En juin 1961, j'ai réussi Propédeutique. J'étais tranquille pour les vacances. Et surtout je savais que je pouvais continuer. En 61-62, je réussis « Littérature française et Grammaire et philologie françaises ». Les profs qui préparaient ces certificats étaient excellents (Mourot, Levaillant, Truchet, Lahner...). En 62-63, je préparai, avec moins d'enthousiasme, « Littérature comparée et Lettres étrangères ». Je ratai le second. Il allait falloir le repréparer !

Les étés de ces trois années-là, je donnai des leçons particulières à des enfants en difficulté scolaire que m'envoyaient les sœurs de la Doctrine : les enfants de la Comtesse de T..., la fille d'un directeur de l'entreprise Poliet et Chausson (le chauffeur attendait dans la voiture, pendant l'heure du cours, la cigarette aux lèvres, sur le petit parking devant le portail de la Maison d'arrêt), la fille du chef de l'atelier menuiserie du Camp d'Écrouves (qui fit faire les cadres en chêne des trois tableaux qu'un détenu avait peints) et d'autres encore... Les fleuristes du quartier m'avaient demandé de venir chez eux, une ou deux fois par semaine, pour aider leurs petits-enfants à faire leurs devoirs de vacances. Le dernier, qui n'avait que six ans, me disait chaque fois qu'il me voyait : « Vous savez quel métier je ferai quand je serai grand ? » et, sans attendre, il ajoutait : « Je serai soldat du feu ! ». En attendant, je lui apprenais, entre autres choses, à lire l'heure sur une horloge en carton que j'avais fabriquée...

Mais c'est dans ma chambre, où une table était installée pour poser livres et cahiers, que j'enchaînais les exercices du lundi au samedi. Je gagnais ainsi un peu d'argent que j'étais fière de donner à maman. Ces leçons qui dévoraient mes journées de vacances me semblaient si ennuyeuses que je me promettais de ne plus jamais en donner une fois que je serais professeur « pour de vrai » ! La troisième année, maman me laissa l'argent, ce qui me permit de vivre à Saulieu ( petite ville de Côte-d'Or en Bourgogne ) le premier mois avant de toucher mon salaire d'octobre. Car, comme cela avait été convenu avec mes parents, j'avais sollicité, dans le courant de l'été,



un poste de maîtresse auxiliaire dans l'Éducation nationale pour la rentrée 63. Non auprès du Rectorat de Nancy, mais auprès du Rectorat de Dijon : je voulais me rapprocher de mon futur mari dont j'avais fait la connaissance la nuit de la Saint Sylvestre...

Le soir du 31 décembre 62, mes amies et moi avions prévu d'aller au grand bal des commerçants toulois au Palais des Fêtes. Mais, quelques jours avant la Saint-Sylvestre, Renée me dit, contrariée : « Papa ne veut pas que j'aille au Palais des Fêtes. Il veut que je participe à la soirée dansante organisée à la Caserne Ney pour le personnel de la prison. Il a réservé une table. Ma sœur aînée et son mari seront là. Je lui ai dit et redit que j'allais m'ennuyer. Il refuse de m'écouter... Mais, si tu veux venir, il accepte, il réservera aussi une place pour toi, car on dînera. Si tu viens, je ne serai pas toute seule au milieu de tous ces vieux... ». Je connaissais son père : il était sévère et il ne changerait pas d'avis... Elle insiste, je finis par céder. Le soir venu, maman, navrée, me laisse partir pour la Centrale dans la voiture de la sœur de Renée qui, elle, est ravie. Je revois la salle, les tables tout autour de la piste de danse : l'ambiance laisse à désirer, le repas traîne en longueur, des couples dansent entre chaque plat, Renée et moi n'avons pas de cavalier de notre âge, on fait tapisserie, comme on s'y attendait, on valse ensemble... Minuit arrive : on se souhaite la bonne année. Pour moi, la soirée doit se terminer à une heure du matin, ainsi en a décidé le père de Renée.

Tout à coup, Renée me chuchote à l'oreille : « Regarde, on va avoir des cavaliers ». Je tourne la tête en direction de la porte d'entrée et aperçois une dizaine d'hommes que je regarde d'un air perplexe. Ma montre m'indique qu'il est minuit et demi.

Quelques minutes plus tard, l'un d'eux m'invite à danser. Renée me lance un clin d'œil. Deux danses. À la troisième, il essaie de savoir qui je suis. À quoi bon ? Je vais quitter la salle dans les secondes qui suivent. Effectivement, le père A... déclare : « La soirée est terminée. On te ramène ».

Renée était la fille d'un chef d'atelier de la Centrale. Nous nous connaissions depuis la 6<sup>e</sup>. Elle aurait voulu être laborantine, mais ses parents n'ayant pas les moyens de lui payer des études à Strasbourg, elle était la seule institutrice d'un petit village du Toulinois. Elle logeait dans le presbytère déserté par le curé. Comme elle n'aimait pas enseigner et faisait sa classe unique sans conviction, elle venait de rater son CAP. Elle se rendait à son travail en mobylette, revenait passer le jeudi et le dimanche chez ses parents. Nous nous voyions ces jours-là.

Le jeudi qui suivit le 1<sup>er</sup> janvier, elle arriva à la Maison d'arrêt en début d'après-midi, me fit comprendre qu'elle avait du courrier pour moi dans son sac à main. Dès que maman eut le dos tourné, elle me glissa une enveloppe qui lui était adressée.

Mon danseur de la Saint Sylvestre lui avait écrit. Après notre départ, il était allé au bar et avait demandé au serveur : « Connaissez-vous la jeune fille au ruban blanc ? » ( Ce soir-

là, j'avais un serre-tête blanc dans mes cheveux mi-longs ). « Non, lui avait répondu celui-ci, mais je connais l'homme qui était à sa table, le plus âgé. C'est Monsieur A... L'autre fille, c'est sa fille. » À force de questionner, mon danseur avait appris que cette dernière était institutrice et dans quel village. Il lui avait écrit pour lui demander mon nom et mon adresse... et me proposer un rendez-vous le samedi, au bar de France, place ronde. J'allai au rendez-vous, accompagnée de Renée.

La CRS de Plombières-les-Dijon était arrivée le 31 décembre dans la soirée pour renforcer les gardiens de la caserne Ney où l'on avait enfermé des détenus politiques de l'OAS en grand nombre. Cette compagnie, dont Alain faisait partie, resta à Toul jusqu'à la mi-février. Je le revis donc plusieurs fois au cours de son séjour dans la ville, seule ou avec Renée. Cet hiver-là fut très froid et très enneigé et les routes très dangereuses. Une semaine après le retour des CRS à Dijon, Renée se tua un lundi matin en se rendant à son travail. Elle avait accepté qu'un de ses amis, joueur de basket comme elle, l'emmène en voiture dans le village où était son école. Lui aussi fut tué dans l'accident. C'est avec beaucoup de tristesse que j'appris à Alain la mort de Renée dans la première lettre que je lui écrivis.

Alain revint à Toul régulièrement pour me voir dans les mois qui suivirent. Et nous nous écrivions. Un jour de juin, il demanda à voir mes parents pour officialiser notre relation que maman ne voyait pas d'un bon œil : elle le trouvait trop âgé ( presque douze ans de plus que moi ), le fait qu'il soit CRS ne lui plaisait pas, ses origines paysannes non plus... Mais devant ma détermination, mes parents firent bon accueil à celui qui deviendrait un an et demi plus tard mon mari.

**Nadine PECHER**



**Sur un banc des Promenades  
De g. à d. : mes deux soeurs, Biquette et Danièle,  
Nadine avec son futur mari (été 1964)**